

Passages américains

Lectures des lieux de Pierre Nepveu, Boréal, « Papiers collés », 273 p.

Alessandra Ferraro

Numéro 202, mai-juin 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/18665ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ferraro, A. (2005). Passages américains / *Lectures des lieux* de Pierre Nepveu, Boréal, « Papiers collés », 273 p. *Spirale*, (202), 36–36.

PASSAGES AMÉRICAINS

LECTURES DES LIEUX de Pierre Nepveu
Boréal, « Papiers collés », 273 p.

C'EST sous le signe d'une esthétique qui se réclame de la figure épistémologique du « passage », telle que l'ébauchée Walter Benjamin dans son *Livre des passages*, qu'on peut lire la réflexion de Pierre Nepveu dans les dix-huit essais, datés de 1989 à 2003, qui forment le recueil *Lectures des lieux*.

Non-lieux

L'auteur s'inscrit dans une perspective critique qui considère le lien qui unit des ouvrages ou des écrivains, y compris lui-même, à un lieu déterminé. Cependant, ce lieu ne devient jamais mythique : il est, au contraire, soumis à une interrogation incessante qui l'empêche de se figer dans une image de carte postale. La ville de Montréal, par exemple, à laquelle Nepveu a consacré une partie de ses recherches antérieures (notamment dans *Montréal imaginaire. Ville et littérature*), est saisie toujours de biais : le critique privilégie les espaces frontière, les banlieues ordinaires et il se penche sur des ouvrages littéraires qui les célèbrent, comme dans « Le petit Farouest de Jacques Ferron », où l'américanité de l'écrivain québécois résiderait « dans l'ouverture et l'exploration d'une frontière proche où des pionniers du dedans, migrants, marginaux, simples d'esprit, se bricolent une demeure et cherchent, entre fantaisie et folie, à habiter un monde à la fois neuf et précaire guetté par l'urbanisation à l'américaine ». En lisant Ferron, Nepveu fait observer que « le rapport à l'espace dans les Amériques, n'est aussi intéressant, fascinant, signifiant que lorsque le territoire grand ouvert nous fait rencontrer une aspérité, un obstacle, une frontière, une zone limotrophe ». On retrouve ici les échos d'une réflexion entamée dans son essai *Intérieurs du Nouveau Monde* sur le rapport des écrivains américains à l'espace. Aux gestes des coureurs d'espaces, des grands découvreurs, Nepveu continue de préférer « le mouvement inverse, où le lieu urbain peut se vivre comme promesse non tenue, dans l'écoute d'une profondeur et dans le vertige d'une épouvantable dégradation de l'esprit, sauvée pourtant par la voix même qui la constate et qui l'éprouve ».

Ce sentiment d'« inconfort » qu'il évoque dans le troisième chapitre de l'essai, le critique le partage avec des intellectuels comme Cioran ou Aquin. Il le décrit à travers l'analyse de formes multiples, qui vont du suicide littéraire (« Suicide et littérature moderne ») à l'attrance de la littérature québécoise pour le thème de la mort (« Supplément à l'histoire d'une épidémie »). Cet « inconfort » pourrait alors nous aider à saisir l'insistance de Nepveu sur le refus de l'enracinement dans un lieu précis, sur la mobilité identitaire, ce qui fait de lui un pionnier dans les études sur la littérature migrante, comme le montre *L'écologie du réel* (1988). Dans « Narrations du monde actuel », il s'interroge encore sur la place et l'importance de la littérature des migrants; dans une sorte de dialogue avec François Paré, auteur des *Littératures de l'exiguïté*, l'écrivain s'explique sur la façon dont, selon lui, on peut intégrer les mémoires du monde dans les œuvres, à travers « [un] travail de personnalisation et de réinvention des mémoires dans la précarité des destins historiques : à commencer par ceux des marginalisés et des migrants de toutes sortes ».

Lieux de l'intime

On comprend mieux alors que les intérêts de Pierre Nepveu ne sont pas dictés par un effet de mode littéraire ou critique, mais qu'ils sont perçus comme une évidence de la condition humaine telle que l'écrivain et le poète la perçoit lui-même. En fait, les figures du critique, du poète et de l'écrivain se mêlent inséparablement dans ces lectures des lieux qui sont marquées par l'indéfinition générique, puisqu'elles entrelacent autobiographie, essai et prose intime.

Le texte « Retour à Mirabel ou l'émotion du proche », lié à l'itinéraire biographique et intellectuel de Nepveu et à son parcours d'écrivain, est à cet égard emblématique. Le narrateur, qui réfléchit sur la construction de l'aéroport de Mirabel — géant monstrueux qui représente une sorte de « non-lieu » exemplaire de notre modernité —, renoue ici avec la thématique de l'expropriation des terres familiales qui était au centre des poèmes de *Lignes aériennes*. Ce texte

liminaire finit par constituer une sorte de sas du recueil, une plaque tournante, qui unit la production antérieure de Pierre Nepveu aux lectures actuelles.

C'est ce regard original et personnel qui a permis à l'auteur de trouver dans les essais du recueil la « cohérence a posteriori » dont il parle dans l'avant-propos. Son approche oblique de l'objet ou de l'auteur sur lequel il veut fixer son attention permet au critique d'en donner une lecture originale, ce qui remonterait à son initiation à la littérature qui s'est faite par le biais de grands classiques russes qui l'avaient, tout jeune, fasciné (« L'homme qui faisait mine de ne rien voir »). Le critique d'aujourd'hui continue de reprendre cette approche quand il se penche sur la littérature québécoise que, dans ses analyses, il considère à partir de thématiques larges et universelles qui ne sont pas étrangères à des interlocuteurs comme Alberto Manguel, Octavio Paz ou Peter Handke.

La manière de Nepveu s'inscrit ainsi d'une façon naturelle dans le sillage de l'esthétique postmoderne puisqu'elle relève d'un détachement de l'auteur par rapport à des catégories appartenant au paradigme romantique, telle l'idée de l'inspiration du poète ou de sa supériorité. À la figure du poète voyant, il oppose sa propre conception, plus sobre, de l'écrivain : « Nous attendons de l'écrivain moins une vue qu'un second regard : ce qu'il voit, ce qu'il donne à voir, ce sont les interstices, les détails cachés, les intervalles dont les médias ne nous parlent guère. » Car, comme il l'explique, en faisant référence à sa propre expérience d'écrivain, « nous sommes plus que jamais en train de nous recréer de l'intérieur, de découvrir l'étrangeté au cœur de nous-mêmes. Comme écrivain, je me sens investi de la tâche de ne pas vivre cela passivement, mais comme une inspiration, une quête, une tension, un travail ». À l'instar d'un autre flâneur du siècle dernier, Walter Benjamin qui, avec son regard perçant, avait saisi l'esprit de son époque, Pierre Nepveu transforme les paysages et les espaces américains en phénomènes révélateurs de notre postmodernité.

Alessandra Ferraro